

DANIELLE VIOUX

NEIGES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

ÉRIC BEYNER	HÉLÈNE LE BRET
AUDREY BOURDELAS	GEORGES MICHEL
ÉTIENNE CHAMPOLLION	NATHALIE MUFFAT-ES-
DANIEL CHARTIER	JACQUES
CATHERINE COMBREAS	HERVÉ NOUVEL
JENNIE COUSPEYRE	PHILIPPE ORDIONI
JULIEN DAILLÈRE	LIONEL PARRINI
EMANUELLE DELLE PIANE	DÉBORAH POPE
BRUNO DESJOBERT	MICHÈLE ROCHIN
FRÉDÉRIC DURAND	MICHÈLE SEBASTIA
ANN GLASS	ÉLIANE TONDUT
MARWIL HUGUET	ISABELLE VERNIN

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-37916-685-3

Dépôt légal : mai 2021

CHAPITRE 1

Il est maçon comme mon père, italien comme ma grand-mère maternelle. C'est à peu près tout ce que nous avons en commun, à première vue. Mais ce serait se cantonner à la surface, aux évidents clichés. Oublier l'essentiel : l'humain. Frère et sœur humains de tendresse et de cul. Parce qu'il faut bien le nommer. Et si je l'ai dit dès l'entrée, faites comme dans ces polars où l'on connaît le coupable au premier chapitre. Parce que finalement, on s'en fout. Ce qu'on veut c'est savoir le comment et le pourquoi, savoir si on aurait aussi, dans les mêmes circonstances. Et on aurait, je crois. Et si on n'avait pas, alors, on aurait eu bien tort.

Le premier regard c'est quand il vient pour voir le chantier. Ils sont dix et je ne vois que lui. Non pas qu'il soit plus jeune ou plus beau. C'est juste que les autres n'ont pas de regard, et lui, si. Les autres vont à travers la vie comme absents à eux-mêmes. Lui, il regarde. Rayonne. Ou plutôt, car il y a plus

d'électricité que de bienveillance dans cela, émet des espèces de signaux invisibles, ondes frémissantes, qui me caressent insolemment même quand il regarde ailleurs. Et ailleurs, pas toujours. Son regard vrille ma nuque. Mes fesses. Je crois. Je ne me retourne pas pour vérifier.

Mon mari veut faire construire une maison pour nos enfants au bout du terrain. Je ne suis pas sûre que ça leur plaira de vivre si près de nous, mais après tout c'est confortable et comme c'est « pour plus tard », quand ils auront fini leurs études, qui s'éternisent un peu, ils ont le temps de voir venir. Il embauche un architecte, un entrepreneur et son équipe d'ouvriers. C'est comme ça que Francesco débarque chez nous avec son regard qui regarde. Puis, finalement, on l'envoie sur un autre chantier et on le remplace par un type insignifiant. Je me désintéresse de l'histoire. Je travaille à la bibliothèque, j'avance mon roman, je fais la cuisine, je voyage un peu, je retombe dans une vie assez paisible et confortable où l'amour se fait sous la couette de manière agréable et balisée. Mon mari est invité pour donner des conférences. J'aime être seule, dériver sur mon temps regagné, mon temps à moi. Je pense à Francesco, un peu. Pas plus. J'y pense comme à un rendez-vous manqué.

Un ouvrier se blesse et Francesco revient pour le remplacer. Il ne regarde plus particulièrement ma nuque ou mes fesses. Il a l'air soucieux. J'offre du café aux ouvriers, nous bavardons un peu. Je m'attarde sur le chantier. Je le regarde droit dans les yeux. Il remarque mon regard, mais ne fait rien, ne dit rien. Je ne me reconnais plus. Je le fixe et je fais du café six fois par jour. Comme j'en bois avec eux, mon cœur bat comme un fou. Belle excuse. Mon cœur bat comme un fou et mon corps s'enflamme. J'essaie de ne pas trop y croire. Ces dernières années, j'ai pris plus de râteaux, comme disent mes enfants (qui ne sont pas au courant de la vie secrète de leur mère, mais parlent ainsi de leurs déboires d'adolescents ou de jeunes adultes), que partagé des lits avec des hommes. Ou des femmes.

Un jour, Francesco me raconte des choses de sa vie, mais étrangement, plus il raconte et moins j'ai l'impression de le connaître. Comme s'il faisait un tour de passe-passe où les mirages remplacent la réalité. Mais il parle et je l'écoute. Je fixe ses dents, son front, ses yeux. Ses yeux s'accrochent aux miens. Il sourit. Je ne sais pas de quoi il me parle. Et tout à coup il dit : J'aimerais vous inviter à manger. Samedi, ça irait ? Je dis oui, samedi, pourquoi pas. Le samedi, je dis à mon mari que je dois prendre

contact avec des éditeurs à un salon du livre. Il ne pose pas de questions. Dans la nuit, il m'a caressée en faisant l'amour comme il ne l'avait plus fait depuis longtemps. Avec une douceur inquiète qui n'appelait pas la jouissance, mais une demande muette d'être rassuré. Je le rassure, muette aussi. Juste de l'amour.

Je choisis un soutien-gorge et un slip qui me plaisent. J'ai l'impression de courir à mon premier rendez-vous. En même temps ce premier rendez-vous-là n'est pas avec un jeune acnéique maladroit, mais avec quelqu'un qui a vécu et avec qui il faut compter je pense. Les ouvriers disent que Francesco voit beaucoup de femmes, ils en plaisantent entre eux. D'un côté cela me rassure, tant qu'à faire autant aller m'envoyer en l'air avec quelqu'un qui sait. D'un autre côté je ne me sens ni O ni Emmanuelle, je n'ai pas envie de me soumettre et je n'ai pas envie de tomber sur un qui se la joue maître absolu, un gourou, un pervers, un violent. Je vais pourtant au rendez-vous, simplement parce que je ne veux, ni ne peux ne pas y aller. Parce que c'est le lieu et le moment. Parce que son regard le premier jour, sur ma nuque et mes fesses. Amen.

Il n'y a pas de restaurant là où il m'a donné rendez-vous. Juste une autre villa en construction, à l'autre bout de la ville. Il vient m'ouvrir la porte,

me précède jusqu'à l'étage. Une seule pièce a des fenêtres et une porte qui donne sur une terrasse. Au-delà du chantier, les champs, des toits ici et là. Un petit chauffage électrique. Au sol, il y a une nappe à carreaux et sur la nappe, de la nourriture, du vin. Le tout posé sur un matelas. Pas besoin d'aller plus loin. Manger, boire, faire l'amour. Et encore et encore. Instant suspendu. Je ne sais que faire. Je ne me reconnais pas. Je suis statue de pierre. Il me renverse sur la nappe et tout est dit. Soulagement. La route, après, je connais.

Mais cette route-là ne ressemble à rien de familier. Nos mains explorent, nos bouches explorent, nos corps explorent, nos sexes s'apprivoisent. Je tremble et brûle et l'apaisement ne vient pas. Moi si timide une heure plus tôt je m'étonne de ma facilité à l'indécence, celle des mots, celle de mon corps béant, devant ce presque inconnu. Mon corps me trahit pourtant, au lieu de s'ajuster comme un fourreau, il s'étale comme un parchemin à déchiffrer, il ne rêve que de s'ouvrir pour qu'on le regarde, le lise et le relise, il se donne à contretemps, mais heureusement les mains, les bouches, heureusement la douce curiosité, la tendre douleur, heureusement le désir, le feu, le temps étiré. Des heures d'amour et

le vin renversé, léché, lapé, bu au corps de l'autre. Et encore et encore. Une insatiable faim.

Je me rhabille. Il sourit. Nous n'en avons pas fini. Je ne te laisse pas partir tant que... Je tremble et je souris. Je ne sais pas. Je ne reconnais plus mes paysages. Laisse-moi le temps de retrouver la carte. Il ouvre la porte et je le suis sur la terrasse. Le ciel est bas. La neige commence à tomber. Rentre. Déshabille-toi à nouveau. Ce que je fais. Il me rejoint avec de la neige plein les mains. Me frotte avec, me lèche et me caresse à nouveau. Je ne saurais dire ce qui m'emmène enfin sur le grand huit, du froid de la neige ou de la brûlure de son souffle à lui. Mais c'est ainsi. Ma fête foraine pour moi toute seule. Il me rejoint sur le manège et nous montons loin, haut, fort, ensemble.

Le lendemain, l'entrepreneur qui travaille chez nous va visiter son autre chantier. Il a du mal à ouvrir la porte de la pièce du haut. Quelque chose bloque. Un homme est allongé mort derrière et Francesco a disparu.

CHAPITRE 2

Mon mari s'appelle Vincent. Je réalise que je n'ai plus employé son nom depuis longtemps. Je lui adresse des phrases pour ainsi dire décapitées de son nom. Comme si s'adresser à lui était devenu une évidence. Quant à lui, il ne se souvient du mien que pour teinter de reproche ce qu'il a à me dire. Anna, je t'ai déjà expliqué. Anna, tu n'as pas répondu à l'invitation des Martin. Anna, tu passes les vitesses trop vite. Anna, ferme cette porte, il y a du courant d'air. La caresse de mon nom a disparu dans les limbes du temps. L'amour qui nous lie s'en passe. Francesco l'avait prononcé, ce nom, quand je le lui avais donné, en avait retrouvé l'ancien usage, si brièvement, pour m'en troubler comme breuvage magique, Anna tu es belle. Anna je te veux. En ce lieu, en cet instant, Anna, il n'y a que toi et moi.

Vincent me raconte que l'homme trouvé mort dans la maison abandonnée n'a toujours pas été identifié. Est-il français ou étranger ?